

l'école BUSSONNIER

ou
LE CHEMIN DE TRAVERS

Par MICHAEL KONY



A Kony Story

Michael Kony

L'École Bussonnier
ou le chemin de travers

© Michael Kony, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7770-5

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

Gentil !

Gentil ? ... non.

Harold Bussonnier, du haut de ses 10 ans, avait décidé que, dorénavant, être gentil ne ferait plus partie de ses préoccupations.

Il avait bien tenté de jouer le jeu, pour plaire à l'école ou en famille, mais avait estimé que, tout compte fait, cette politesse faite aux autres n'était pas payée en retour à son juste prix.

L'affolement avait gagné le couple d'hirondelles.

Les trajectoires aussi improbables qu'acrobatiques trahissaient leur panique de ne pouvoir protéger leurs portées, dans ce garage de maison de campagne où elles avaient eu la mauvaise idée de nidifier. Leurs vols désordonnés et frénétiques projetaient des ombres fugaces sur les murs blancs sales, décuplant par un effet stroboscopique l'aspect tragique de la scène.

Harold se tenait là, au milieu de la pièce, et fixait le nid qui occupait un angle du plafond.

Il l'avait repéré plus tôt le matin, dès son arrivée avec ses parents dans cette ferme retapée par leurs amis et voisins de Montluçon et y était retourné après le déjeuner, à l'heure de la digestion.

Il avait toujours jaloué les oiseaux et leur liberté. Combien de fois les avait-il regardés faire des acrobaties dans le bleu du ciel, depuis la lunette arrière de la voiture qui le ramenait de week-end vers une semaine d'école pleine de devoirs et d'humiliations ? Eux, qui se jouaient des lois de la gravité, semblaient n'avoir été créés que pour la légèreté sous toutes ses formes. Comme il aurait aimé échanger sa place avec la leur !

Mais pas aujourd'hui.

N'ayant d'autres armes que leurs piailllements stridents et désespérés, les malheureux étaient incapables de s'interposer entre le garçonnet et leurs petits.

Cette impuissance – qu'il ne reconnaissait que trop – n'était pas de nature à lui susciter une quelconque pitié.

En avait-il eu, lui, de la pitié de la part de ceux qu'il avait croisé jusqu'alors ? Son physique banal, son air éteint et sa moue boudeuse ne lui apportaient que de l'indifférence teintée d'un léger mépris. Ses parents eux mêmes ne s'intéressaient à sa petite personne que pour le prendre à témoin lors de leurs fréquentes disputes conjugales et il s'était habitué à cette transparence au point que les rares regards froids qui se posaient sur lui étaient à ses yeux aussi incongrus que perturbants.

Pourquoi ces choses décharnées, grouillantes dans leur nid de boue séchée, auraient droits à des égards dont il n'avait jamais connu la saveur ?

Sur la pointe des pieds, il tendit le bras et, à tâtons, s'empara de l'un d'eux.

Les cris des oiseaux augmentèrent soudainement d'intensité et leurs vols anarchiques les faisaient frôler – sans jamais le toucher – le prédateur imperturbable qu'il était devenu.

Créateur de ce ballet fantastique, il sentit cette vie minuscule, à peine entamée, chaude et frémissante, lui chatouiller l'intérieur de la main. Cette fragilité contrastait par ailleurs avec le contact dur du manche en bois brut de la bêche dont il s'était aussi saisi.

Insensible au désespoir et aux supplications des volatiles, il sortit à la lumière de ce bel après midi de printemps et fit quelques pas avant de jeter à même la terre le petit corps tremblant.

Il se figea en l'observant attentivement et le trouva moche, presque ridicule avec ces yeux clos énormes, ce cou démesuré et ce corps grotesque qui tentait maladroitement de se relever.

Non sans avoir contrôler d'un bref coup d'œil les alentours, il scella son pacte avec le côté obscur en même temps que le destin de l'oisillon.

Il souleva la bêche, ses bras potelés tendus au dessus de sa petite tête blonde, et guillotina sans autre forme de procès, d'un coup net, le nouveau né.

S'ensuivit un instant en suspension qui lui laissa le temps de constater que les nuages ne se séparaient pas – eux – et que nul bras vengeur ne surgissait des cieus pour faire éclater un juste courroux.

Rassuré et déçu à la fois, il entreprit de perpétuer son œuvre en retournant dans le garage pour réitérer son geste mortifère autant de fois qu'il y avait de victimes à produire.

En quatre allers et retours, il avait occis mécaniquement la nichée toute entière.

Gentil ?

Non.

CHAPITRE 1

Rencontres

74.

Soixante-quatorze était ni plus ni moins la somme exacte des femmes qu'avait réussi à conquérir Simon Hartman, depuis 12 ans qu'il officiait dans cet hôpital.

Son charme slave, qui lui venait sans doute de sa mère, une ancienne miss côte d'azur, et son humour plutôt raffiné pour un simple infirmier venu de Nice, étaient ses atouts maîtres pour approcher en vainqueur la gente féminine.

La plupart du temps, elles acceptaient au bout de quelques minutes, sans même s'en rendre vraiment compte, des échanges de coordonnées ou des rendez vous plein de promesses, et le piège se refermait déjà alors qu'elles se demandaient encore par quel miracle un si sympathique soignant pouvait s'intéresser à elles d'aussi près. Le reste du processus qui les conduisait invariablement à s'abandonner contre son torse puissant, était réglé comme du papier à musique. Ainsi, la faute n'étant que grammaticale, et donc bénigne, il n'accordait généralement son amour qu'au pluriel.

Patientes comme collègues, aucune ne pouvait résister à sa personnalité douce et rassurante que sa beauté caucasienne ne gâchait en rien.

Globalement, on pouvait dire de lui que, s'il n'avait été pathologiquement cleptomane, il eut été trop parfait pour être honnête.

Soi-xan-te-qua-tor-ze...

Rien que de le prononcer, ce nombre emplissait toute la bouche, tant il était énorme.

— Toujours tout pour les mêmes... Et, évidemment, c'est jamais moi ! ...

Papa avait raison... putain de juifs ! ... » déplorait Harold qui, loin du record de Simon, avait eu bien de la peine à atteindre le score total de deux... Et encore fallait-il compter le rapport alcoolisé et dénué de sentiment qu'il avait eu lors du traditionnel bizutage au cours duquel plusieurs couples avaient été formés au hasard et contraints à des attouchements sous les encouragements et les caméras de leurs aînés.

À trente huit ans, Harold n'avait jamais été ce charmant jeune homme surfant sur une vie pleine de folles expériences, de joies multiples ou d'amours intenses et la sensation d'être le roi du monde – qu'ont normalement les enfants toute leur vie – lui avait été légitimement parfaitement étrangère.

Pourtant il n'était pas totalement laid, ni spécialement petit, ni franchement vulgaire, ni même particulièrement stupide... mais encore moins beau, grand, élégant ou intelligent.

Une somme de négations, voilà plutôt ce qu'il était.

S'il y avait des gens qui pouvaient être représentés par des points d'exclamations, turgescents et verticaux – comme Simon – et d'autres par des points d'interrogations, suggérant circonvolutions et raisonnements ; ce qu'était Harold restait encore à définir. Il aurait sûrement été un point de... déception, forcément, et n'aurait pu s'écrire que par un trait tremblant, ondulant et s'écrasant en une tâche disgracieuse.

*

L'élève moyen qu'il fut l'avait fait passer directement, vers l'âge de 24 ans, d'une existence passive à la soi-disant « vie active », comme brancardier dans un hôpital parisien.

Ce travail correspondait en tout point à son niveau de compétence et lui avait permis de quitter le giron provincial familial en le plongeant dans un univers qui lui plaisait enfin.

... À la vérité, on pouvait dire que cela lui était presque nécessaire tant le contact des gens en souffrance le comblait.

Cet environnement fait de détresses et de vies plus ou moins brisées lui procurait ses rares sensations d'apaisement. Si l'humanité, de part les nuisances qu'elle occasionnait, était vraisemblablement la maladie de la terre, il jubilait de constater que le microbe, qu'il savait être indiscutablement, ne se trouvait pas seul.

Ce qu'il y avait de meilleur dans la douleur des autres, trouvait-il, c'est qu'elle remettait les choses à niveau.

Il se sentait à sa juste place dans ce monde où il pouvait être envié, ne serait ce que pour sa bonne santé qui le rangeait du côté des valides. Cette situation valorisante constituait pour lui une chance exceptionnelle de se libérer de la médiocrité de son être profond. Ce stock d'âmes en peine, perpétuellement renouvelé, était son unique richesse et il cajolait jalousement, à l'aide d'une technique bien à lui, son cheptel.

Ainsi, il était le seul à n'être dans cet hôpital que par pur plaisir.

À part ses collègues qui y gagnaient prosaïquement leur vie, ceux qu'il croisait y étaient contraints, à leur corps défendant, et se retrouvaient invariablement à leur désavantage, pour son plus grand bonheur. C'est ce qu'on appelait dans le commerce une « clientèle captive » ; expression dont le dernier mot lui procurait un délicieux frisson, dû sans doute à la lecture d'une certaine littérature désuète mais fortement évocatrice, qui avait alimenté son imaginaire depuis l'enfance.

Bloqués sur des bancs en plastique qui puaient la misère, dans de successives et interminables attentes de nouvelles incertaines, ils paraissaient tous vingt ans de plus.

Harold jubilait de ce que le petit peuple des couloirs bicolores était uniformément blafard et mal habillé. Point de coquetterie ni d'artifice dans cette horde hirsute, vulnérable et diminuée... À les voir, ils semblaient prendre un malin plaisir à démentir l'adage qui prétendait que « ce qui ne vous tuait pas vous rendait plus fort » et avaient tant de points communs que le pervers brancardier ne savait qui choisir. À sa manière, il les aimait tous,

indifféremment.

Une vieille échevelée, fraîchement tombée dans la rue et dûment bandée ? Un accidenté de la route encore chaud, tout juste sorti de l'ambulance ? Un jeune comateux éthylique livré avec ses deux policiers sur les nerfs ? Une immigrée illégale dont la grossesse connaît des difficultés ? ... La liste des réjouissances était si longue et tout lui paraissait si réconfortant !

Il pouvait à nouveau croire en l'humanité et, à part peut être aux urgences pédiatriques qu'il jugeait trop bruyantes, ils étaient tous comme ses enfants. Enfin, s'ils n'étaient pas ses enfants, ils étaient, en revanche, tous infantilisés et il passait de l'un à l'autre inlassablement, ne ménageant ni sa peine... ni la leur.

Bien entendu, tous les aspects de son métier ne lui apportaient pas la même satisfaction.

Autant il se savait attendu, même désiré, par les patients dont il avait la charge, autant il était mal à l'aise avec ses collègues et autres supérieurs. Il ne pouvait, ici comme ailleurs, guère compter sur quelques amis que ce soit et savait par avance, par l'inexistence de son réseau amical, que le signal sonore de son téléphone n'indiquerait rien d'autre comme message que « batterie faible ».

Force était de constater que l'alchimie indispensable à la cohésion d'un travail d'équipe ne s'était jamais faite. Seuls quelques échanges succincts, indispensables au fonctionnement du service, le liaient aux autres... qui n'en auraient d'ailleurs pas voulu, ne serait-ce comme capitaine de soirée.

Évidemment, il arrivait que pendant les temps morts qui entrecoupaient souvent ses journées de travail, des conversations se lancent autour de lui et qu'il tente d'y prendre part mais, la plupart du temps, il n'en sortait pas grandi. Au contraire, sa méconnaissance des codes qui régissaient les rapports entre ses collègues et – plus largement – les rapports humains, le faisaient, inmanquablement tomber à côté de la plaque et avait tendance à créer des silences gênés. Dès lors, dans l'aile ouest de la clinique, « ne fais pas ton Harold ! » était devenu un gimmick récurrent et insultant pour celui qui en était le destinataire. Ne fumant pas, il participait néanmoins à la croissance de l'industrie du tabac en suscitant des envies incontrôlables « d'aller fumer dehors » chez ses interlocuteurs involontaires.

Ainsi, il lui arrivait souvent de se rendre soudainement compte qu'il parlait